

Chère Anne,

C'est par ta voix que je t'ai rencontré un chaud matin d'été. Une voix comme je les aime : calme, douce, mélodieuse et le contraste avec tes propos fut saisissant. A la radio, à heure du petit déjeuner, avec force et détermination, tu nous as parlé de ta vie, de cette affreuse maladie nommée « maladie de Charcot » qui t'emmurait dans ton corps chaque jour un peu davantage, te privant de liberté d'une manière cruelle et irréversible.

Tu as évoqué avec pudeur le livre que tu écrivais, ton dernier récit, celui de ta mort programmée lorsque tu l'auras décidé, car c'était ton choix, ta dernière liberté. Tu t'insurgeais aussi contre nos lois françaises et de l'absurdité d'être obligée de passer la frontière pour accomplir ton dernier acte de femme libre. Et ma tartine avait un étrange goût ce matin-là. J'étais à la fois sidérée, interloquée, émue, en totale adéquation avec ce que tu disais. Et le présent se télescopa soudain avec le passé, le futur et tous ces temps se mélangèrent d'une façon anarchique et incontrôlée. La mémoire n'a pas d'âge et elle se moque bien de la grammaire des hommes !

La mienne en tout cas me joua un drôle de tour : des souvenirs que je croyais bien enfouis ont ressurgi avec force et sans crier « gare » ! En quelques minutes, ton histoire est entrée en résonnance avec mon passé : en ce début d'été de l'année 1981, Denis, mon jeune frère partit vers son dernier voyage et nous, sa famille, l'avons aidé à s'envoler, bel oiseau prisonnier dans sa cage, car c'était comme pour toi la dernière liberté qui lui restait après une longue lutte contre la maladie.

Lorsque ton livre, chère Anne, *le tout dernier été*¹ est paru, j'ai eu le sentiment que ce récit, si lumineux, si poignant, mon frère disparu aurait pu l'écrire et cette phrase « notre âme se fissure en secret sous nos tendres sourires navrés » m'a replongée dans le passé lointain, mais si proche émotionnellement. J'ai lu et relu ce récit jusqu'à plus soif, j'ai bu ces paroles qui ont remis mes émotions à fleur de peau, à fleur d'eau. Grâce à toi, au pouvoir des mots que tu as si justement trouvés, j'ai pu remettre un peu de baume sur mon âme fissurée. Merci d'avoir partagé avec tes lecteurs les beautés de ton crépuscule.

« Puisque la mort fait partie de la vie à défaut d'être gaie, elle mérite d'être belle et non souffrante » est l'une des dernières phrases de ton livre. Je la fais mienne avec ton accord posthume !

Ton histoire chère Anne, nous touche, nous bouleverse, car elle a une portée universelle et philosophique. La mort, la fin de vie sont encore et toujours des sujets tabous sur lesquels nous évitons de nous interroger.

Anne, belle âme : j'aurais aimé te connaître, j'aurais aimé être une de tes amies et partager avec toi des moments légers, agréables ou graves, tristes comme la vie nous en réserve parfois. Il me plaît à penser que les circonstances, les hasards de la vie auraient pu faire se croiser nos chemins (ne sommes-nous pas nées la même année ?), mais cette envie, ce désir resteront à jamais inassouvis.

C'est par ta voix que je t'ai connue, peu de temps après je t'ai lue et tu es entrée pleinement dans ma vie au même moment où tu la quittais. Cette rencontre belle, inattendue et particulière a la saveur des choses délicates, précieuses et éphémères, car l'écriture redonne vie aux aimés enfuis...

¹ Anne Bert, *Le tout dernier été*, Ed. Fayard, oct. 2017